

Alphand et les paysagistes

JEAN-MARC BOUILLON
PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC BURIE

On parle souvent d'« Alphand l'oublié »... Pourquoi ?

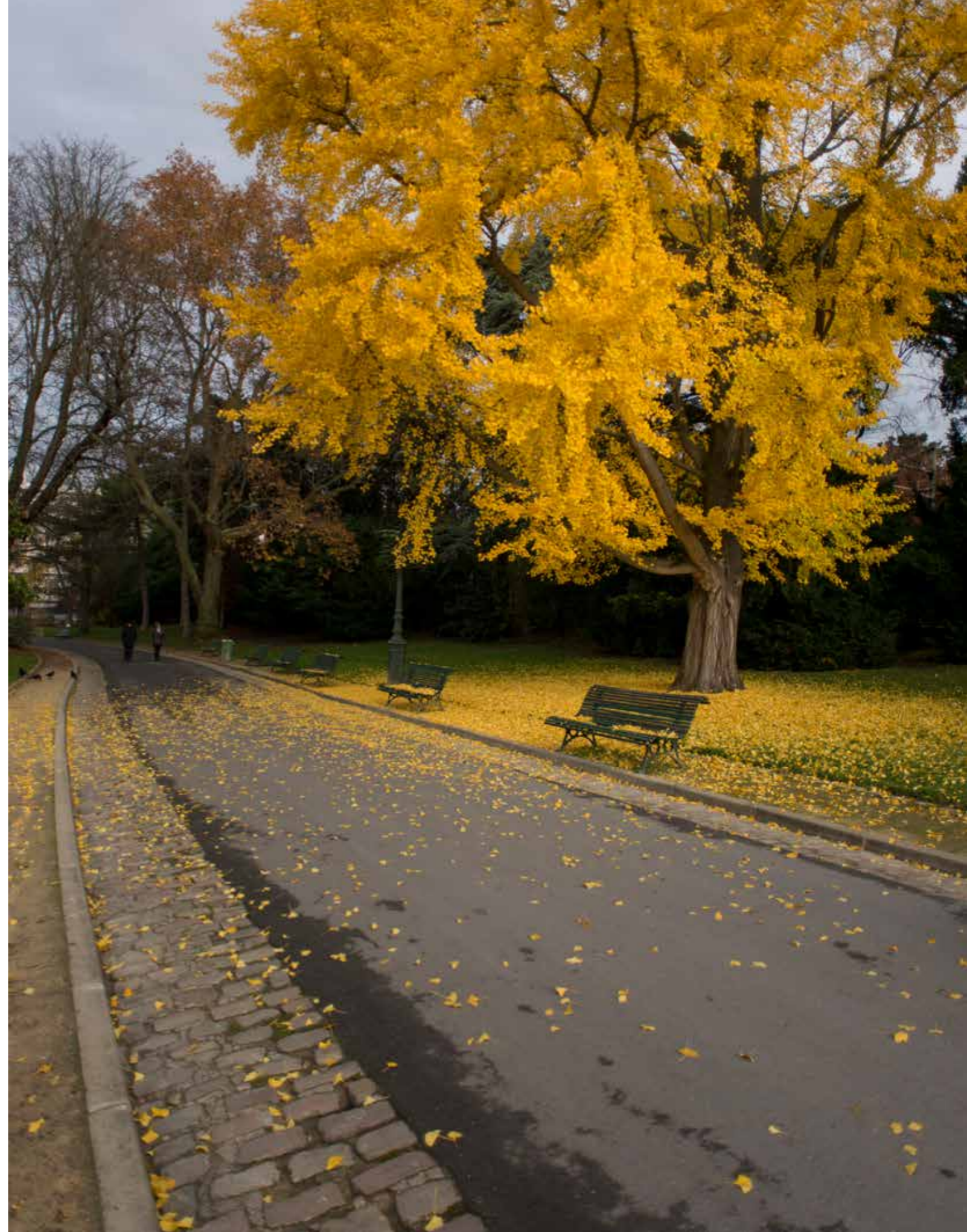
C'est vrai qu'il aura fallu moins d'un siècle pour que s'effacent de notre mémoire le personnage et son œuvre ! Pourtant, la trame urbaine qu'il nous a léguée s'appuyait sur des principes paysagers forts et témoignait, avec bon sens, du rôle central du paysage pour mieux vivre en ville. Notre discipline apparaissait alors comme porteuse de réponses pertinentes à la volonté politique de Napoléon III de faire de Paris l'une des capitales les plus agréables au monde. Pour cela, il a consenti à d'énormes moyens financiers. Le talent d'Alphand et de ses équipes et le gigantesque travail qu'ils ont réalisé ont permis de raisonner de façon globale et de mobiliser des compétences collectives en faisant appel à la pluridisciplinarité pour fabriquer une ville où l'on se sente bien... Il est dommage qu'on l'ait ainsi oublié, car connaître l'histoire donne du sens au patrimoine.

Aujourd'hui, le paysage n'est souvent qu'un complément, un faire-valoir. Nous devrions beaucoup plus nous inspirer des principes « alphan-diens » et de son héritage, à la fois sur le terrain mais aussi intellectuellement...

Comment peut-on l'expliquer ?

Pour la plupart des acteurs, la ville se situe dans le domaine de la technique, la nature et son écosystème étant au-dehors de ses murs. La Convention européenne du paysage donne ainsi une définition posant l'homme comme extérieur au paysage qu'il observe : « "Paysage" désigne une partie de territoire telle que perçue par les populations, dont le caractère résulte de l'action de facteurs naturels et/ou humains et de leur interrelation. » Cette définition « culturelle » présuppose que le sujet est contemplatif, et exclut de fait une vision spécifiquement « technique » du paysage. Ces principes fondamentaux de notre culture collective expliquent peut-être la difficulté qu'ont certains à penser le paysage comme choix technique possible, le repoussant dans un rôle accessoire, au mieux complémentaire du projet urbain. Pourtant, avec les aléas liés au changement climatique, nous sommes de plus en plus nombreux à nous rendre compte, depuis des années, que développer une ville déconnectée de notre écosystème nous

Les grands parcs urbains comme celui de Montsouris (ci-contre) sont encore aujourd'hui les principaux points d'ancrage du réseau vert parisien. Reliés par les grandes voies plantées d'arbres d'alignement, ils n'ont rien perdu de leur attrait, s'adaptant, au fil des ans et avec une incroyable facilité, aux usages changeants de la population. À quelques détails près, les tracés des allées n'ont guère été modifiés, pas plus que les emplacements des structures végétales.





conduit à une impasse. D'ailleurs, la technique est plutôt muette sur les îlots de chaleur urbains ou les inondations qui embarquent la ville qu'elle a conçue. L'un des grands mérites d'Alphand est d'avoir mis la technique au service de la nature et de la ville.

... Où le vert occupait une large place...

Et c'est une véritable réussite, car son plan vert est toujours présent avec la mise en réseau des arbres d'alignement, eux-mêmes reliant les grands parcs et jardins de la capitale, créant ainsi un véritable système d'espaces « verdoyants » indispensable à la bonne santé des citadins. Il a imaginé et créé de nouvelles circulations, plus aérées, plus confortables. C'était le début des infrastructures douces, qui ont bien changé depuis ! Progressivement, nous avons oublié cette nature... Nous avons oublié de composer avec elle. Elle ne doit pas être considérée comme un plus, mais comme un préalable à l'aménagement urbain, ce qu'Alphand avait bien compris et surtout mis en application. Rien que pour cela, on ne peut qu'être sensible à son œuvre.

En 1878, à l'occasion de l'Exposition universelle, Alphand aménage les jardins du Trocadéro qui accueille alors un somptueux palais oriental dessiné par Davioud. En 1937, il laisse la place au Palais de Chaillot. Si les jardins sont alors profondément remaniés, certaines parties conservent néanmoins un esprit alphandien dans l'agencement des zones végétales ou dans certains éléments de décor (cascades, rochers, et ponts).

Peut-on dire qu'elle est encore d'actualité et capable de répondre aux enjeux d'aujourd'hui ?

L'urbanisme d'Alphand, malgré son écriture ordonnancée, traverse les années avec une faculté d'adaptation remarquable ! On peut y ajouter du contenu, il fonctionnera toujours ! Même dans une ville en surchauffe comme peut l'être Paris aujourd'hui.

À l'heure des grandes manœuvres liées au Grand Paris, peut-on s'inspirer de son travail ?

Absolument ! Il faut repenser la ville de l'intérieur pour remédier à ses dysfonctionnements. Si les conditions d'aujourd'hui sont très différentes de celles qu'a connues Alphand, elles sont tout aussi violentes. La solution passe par un changement profond de la compréhension de l'utilité du paysage en ville. De complémentaire, il doit être abordé comme un véritable préalable. Si Alphand est toujours aussi présent – bien qu'oublié (!) –, c'est parce qu'il a su le faire. On peut donc en effet s'inspirer de son travail et ne pas oublier que le paysage est essentiel à la ville.

ÉLOGE DES ALPHANDS ANONYMES

PAR OLIVIER MONGIN

Indissociable d'un urbanisme d'État instauré par le préfet Haussmann, Alphand participait avec son génie propre à la « régularisation » de la capitale (expression de Françoise Choay). L'urbanisme du XIX^e siècle, inscrit dans la durée, privilégiait la mise en relation d'espaces hétérogènes où cohabitaient logements et lieux publics. Aujourd'hui, une urbanisation mondialisée où, à commencer par la Chine, les États jouent leur rôle (qu'ils s'appuient ou non sur le privé), ferme interstices et espaces intermédiaires. L'espace public, qu'il soit jardin, bois ou ensemble de loisirs, est contraint dans un « hyperlieu », petit Dubai miniature, répliqué à l'infini, exhibé et « marchandisé » comme une marque labellisée susceptible d'attirer le touriste et le chaland dans des projets urbains d'autant plus aléatoires

qu'ils sont indissociables du marché et de la concurrence. Non-lieux, marges, lisières, l'invisible des bordures cachées aux regards aveuglés par le virtuel, sont alors sacralisés. Les initiatives spontanées des citoyens, « gens de peu » (Pierre Sansot), retrouvent le sens de l'espace commun et confiance dans l'avenir. En latin, « spatium », contient « spes », espoir. L'espace exige du temps pour être habité... L'architecte crée du temps avec de l'espace. Le jardin anonyme, celui de tous les Alphands, participe de la réinvention lente et discrète des espaces publics contemporains dont le jardin demeure la figure indépassable... Loin des projets urbains livrés aux événements et non au temps qui passe, il vit selon le cycle de la vie et de la mort, du jour et de la nuit.